



# Localisation spatiale et théorie de l'intuition sensible chez R. H. Lotze

Charlotte Morel

## ► To cite this version:

Charlotte Morel. Localisation spatiale et théorie de l'intuition sensible chez R. H. Lotze : le transcendantal et l'affection. 2008. halshs-03966734

**HAL Id: halshs-03966734**

**<https://shs.hal.science/halshs-03966734>**

Preprint submitted on 31 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Localisation spatiale et théorie de l'intuition sensible chez R. H. Lotze: le transcendantal et l'affection.

Charlotte Morel – Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand II)

La théorie de la localisation spatiale chez Rudolf Hermann Lotze, ou théorie des « signes locaux », a souvent été retenue comme pièce maîtresse de ses travaux dans le domaine de la psychologie philosophique<sup>1</sup>. Elle a aussi une remarquable récurrence dans les oeuvres successives qui jalonnent le parcours philosophique de l'auteur<sup>2</sup>. Il y est question de psychologie empirique ; c'est d'ailleurs en tant que telle qu'elle a d'abord été retenue dans l'histoire des théories psychologiques. Mais plus récemment, l'intérêt se porte pourtant aussi sur le cadre philosophique qui la sous-tend<sup>3</sup>. Ce qu'elle nous donne à penser, en effet, relève bien en dernière analyse d'une

---

<sup>1</sup> Voici quelques étapes de cet impact : la théorie des « signes locaux » forme un chapitre important dans l'ouvrage de référence de Théodule Ribot : *La psychologie allemande contemporaine (école expérimentale)*, Paris : Germer Baillière, 1879, p. 767-102. Elle est analysée et reprise par Wilhelm Wundt (« Sur la théorie des signes locaux », in : *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, VI (1878), p. 217-231 ; *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig : Engelmann, 1874 ; sur ce point nous nous référons à Denis Seron dans sa communication au colloque *Perception de l'espace: Questions psychologiques et ontologiques* (Université de Liège, 15-16 mai 2007) : « La reprise de la théorie lotzienne des signes locaux chez Wundt » ; commentée par Bergson entre autres théories importantes sur le problème psychologique de l'espace (dans *Matière et mémoire*, la critique de la doctrine de « l'énergie spécifique des nerfs » s'accompagne d'un renvoi à la *Métaphysique* de 1879 : PUF, 1993<sup>4</sup>, p. 51 ; par ailleurs la notation de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, à l'occasion de la confrontation à la doctrine kantienne de l'espace : PUF, 1993<sup>5</sup>, p. 69, s'avère extrêmement importante : « l'hypothèse des signes locaux de Lotze (...) et l'explication plus compréhensive proposée par Wundt paraîtront, au premier abord, tout à fait indépendantes de l'*Esthétique transcendantale*. Les auteurs de ces théories semblent, en effet, avoir laissé de côté le problème de la nature de l'espace pour rechercher seulement par quel processus nos sensations viennent y prendre place et se juxtaposer, pour ainsi dire, les unes aux autres : mais par là même, ils considèrent ces sensations comme inextensives, et établissent, à la manière de Kant, une distinction radicale entre la matière de la représentation et sa forme). Cet intérêt est toujours actuel : cf. par exemple l'article consacré à Lotze dans un ouvrage tel que *The Dawn of Cognitive Science. Early European Contributors* (ed. L. Albertazzi, Dordrecht: Kluwer, 2001) D. Rollinger, "Lotze on the Sensory Representation of Space", 103-122.

<sup>2</sup> Voir les différents exposés : cette théorie se constitue très tôt, et ce qui est remarquable est la constance des exposés qui la reprennent et l'intègrent successivement à différents moments de l'œuvre lotzienne : dans le quatrième chapitre de la *Medizinische Psychologie* en 1852 ; en 1873 dans la *Communication à C. Stumpf concernant la doctrine des signes locaux*, publiée en annexe du livre important de Carl Stumpf : *De l'origine psychologique de la représentation spatiale (Mitteilung an Carl Stumpf in Betreff der Lehre von den Localzeichen*, in : Lotze, *Kleine Schriften*, Leipzig, Bd III, 1891, p. 511-520) ; dans la *Métaphysique* de 1879 lors d'une reprise très circonstanciée : III. 4, « Von der Bildung der Raumvorstellungen » ; enfin – non chronologiquement (1877) mais suivant le texte que nous avons choisi d'exploiter prioritairement – dans la contribution en français à la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, trois ans donc avant la controverse avec Renouvier dans ce même organe : « *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux* » (*Revue philosophique de la France et de l'étranger*, dir. Th. Ribot., oct. 1877, 4, p. 345-366: Lotze, *Kleine Schriften*, Bd III, p. 372-397).

<sup>3</sup> Voir notamment les récents travaux de Denis Fiset (Université du Québec à Montréal) et de Denis Seron (Université de Liège) autour de cette question : notamment respectivement « Carl Stumpf et l'origine de la représentation de l'espace », conférence prononcée à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm le 15 novembre 2006 ; « La réappropriation de la théorie lotzienne des signes locaux chez Wundt », communication présentée le 15 mai 2007 au colloque international de l'Université de Liège : *Perception de l'espace. Question psychologiques et ontologiques*. Parmi les publications : Kai Hauser, „Lotze and Husserl“, in : *Archiv für Geschichte der Philosophie* 85, 2, juillet 2003, 152-178, s'intéresse aussi à la question de la perception spatiale. Comme son nom l'indique, l'ouvrage de K. Sachs-

question dont les termes remontent à Kant : comment s'effectue l'articulation empirico-transcendantale ?<sup>4</sup> Dans la philosophie kantienne, dans l'orbe de laquelle se situe l'idéalisme de Lotze<sup>5</sup>, l'espace est donné comme une forme transcendantale pure de l'intuition, et en tant que telle cette forme est encore donnée comme tout<sup>6</sup> : mais la façon dont s'y ordonnent les impressions spatiales, une fois que nous en faisons l'expérience, est-elle alors de l'ordre d'un schématisme inanalysable ? La question de la *localisation* des impressions spatiales au sein de cette forme générale est donc bien celle qui recouvre en la matière le problème l'articulation de la forme transcendantale et du donné empirique. Or celle-ci est en dernière analyse indispensable pour que le terme même de « transcendantal » reste pertinent : comment la forme articule-t-elle l'expérience ? La façon dont Lotze aborde le problème, sous l'angle double de la théorie transcendantale et de l'expérimentation qui le conduit à considérer le rôle des mouvements de l'œil dans ce processus<sup>7</sup>, le conduit alors encore à la question de savoir si la doctrine transcendantale peut elle-même *s'articuler* ici aux conclusions observables par le biais de la psychologie empirique, ou plutôt, à cette question que nous pouvons nous poser pour notre propre compte, il répond par avance en en faisant le présupposé constant.

Nous souhaitons quant à nous envisager cette théorie de la localisation en fonction de la notion centrale d'intuition, avec son *originarité*. Dans le détail de cette théorie, nous voulons analyser le renfort réitéré qu'apportent quelques métaphores directrices, ainsi que le statut des analogies opérées à cet égard entre les différents sens. Cette approche nous semble en effet porteuse d'implications que Lotze ne tire pas lui-même sur une *originarité commune* des différentes formes d'intuition – ce qui amène à réinterroger le rapport de la matière et de la forme de l'intuition. Est-ce à ce point précis que peut rebasculer la question du transcendantal ?

## 1. Théorie de la localisation

---

Hombach aborde la psychologie de Lotze, dans le chapitre correspondant, comme ce qu'elle est soit une psychologie philosophique : K. Sachs-Hombach, *Philosophische Psychologie im 19. Jahrhundert*, Freiburg & Munich: Verlag Karl Alber, 1993. Plus spécifiquement: E.W. Orth, „Brentanos und Diltheys Konzeption einer beschreibenden Psychologie in ihrer Beziehung auf Lotze“, in: Brentano-Studien, 1995-1996 (6), 13-29.

<sup>4</sup> C'est encore bien la perspective de Bergson qui continue dans l'*Essai* : « Ce qui ressort des idées de Lotze, de Bain et de la conciliation que Wundt paraît avoir tentée, c'est que les sensations par lesquelles nous arrivons à former la notion d'espace sont inétendues elles-mêmes et simplement qualitatives : l'étendue résulterait de leur synthèse, comme l'eau de la combinaison de deux gaz. Les explications empiristiques ou génétiques ont donc bien repris le problème de l'espace au point précis où Kant l'avait laissé : Kant a détaché l'espace de son contenu ; les empiristes cherchent comment ce contenu, isolé de l'espace par notre pensée, arriverait à y reprendre place » (Bergson, *op.cit.*, p. 69-70). Nous refuserons simplement de placer Lotze du seul côté des « empiristes » : sa perspective est justement tout aussi bien transcendantale.

<sup>5</sup> Pour ne donner qu'une référence attestant de ce positionnement kantien dans le traitement d'ensemble de la question de l'espace : le chapitre premier du second livre de la *Métaphysique* de 1879 consacre le point de départ de la théorie de l'espace à « la subjectivité de l'intuition spatiale » (Lotze, *Metaphysik*, Leipzig, 1879, 193-225).

<sup>6</sup> Kant, *Dissertation de 1770*, III, 15.

<sup>7</sup> Nous exposerons les éléments et les implications de cette théorie au fur et à mesure qu'ils seront requis.

Le processus de localisation extensive ne s'explique pas de soi, dès lors que l'on a justement admis *l'unité transcendante de la conscience* :

---

C'est une mince progrès de ne plus parler de tableaux réels se détachant des objets, et de leur substituer un système de mouvements nerveux, si cependant on persiste à faire entrer dans l'âme ce système tel qu'il est, avec toutes les relations locales de ses parties. Dans ce passage du dehors au dedans, il doit nécessairement arriver un moment où *toute relation géométrique se perd* sans laisser de traces et fait place à des relations d'un tout autre genre, qui lient entre elles des impressions purement intensives, sans qu'il subsiste aucune indication d'étendue ou de position. Si néanmoins nous connaissons la vraie position des choses extérieures, ce n'est plus par une sorte de *tradition*, mais par une véritable *reconstruction*, que nous parvenons à cette connaissance. A l'aide de ces impressions intensives, *l'âme doit créer de toutes pièces* non pas un espace réel, mais *cette intuition* d'une étendue dans laquelle elle attribuera aux images des différents objets les positions qui leur conviennent<sup>8</sup>.

---

Lotze lutte en effet constamment pour faire reconnaître ce point de vue de l'unité transcendante de la conscience comme condition absolument indispensable à ce qui se donne bien comme un acte de perception au-delà d'une simple « image » ; en cela, il est l'opposant radical de Herbart qui adopte strictement le point de vue opposé: c'est peut-être un passage de la *Métaphysique* de 1879 qui le rappelle le mieux, bien que la perspective soit à la vérité exactement la même dans les autres exposés :

---

Mais quand bien même de nombreuses impressions se seraient effectivement rangées dans l'âme en la manière dont elles sont venues des objets extérieurs, *ce fait* pourtant ne sera pas la *perception de ce fait*. [...] La perception de rapports entre elles n'en demeurerait pas moins *l'office d'une conscience comparative*<sup>9</sup>.

---

Il faut donc bien un « point » d'unité transcendante où les différences locales ne soient plus actuelles, afin que la saisie unifiante en soit possible dans la perception : la conscience *capte* le flot des impressions extérieures. Mais dans ce « captage » celles-ci doivent donc perdre leur apparence extensive<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux, op.cit.*, p. 374.

<sup>9</sup> *Metaphysik*, 1879, III. 4., § 276. Trad. fr.: A. Duval, Paris : Firmin-Didot, 1883, p. 567.

<sup>10</sup> Une remarque serait ici nécessaire en toute rigueur : l'espace étant supposé forme intuitive, en effet ce caractère extensif de l'espace n'est que l'*aspect* que prend pour et par notre intuition formelle la diversité des impressions externes ; Lotze est attentif à ce point au début de son exposé de la *Métaphysique* de 1879, en prenant en considération l'objection préliminaire et légitime qu'on pourrait lui faire quant à la supposition implicite que ces impressions externes sont déjà, « au dehors », comme par ailleurs dans ce « dehors relatif » qu'est notre propre corps, organe de la réception des impressions sensibles, organisées spatialement : « Mais il me faut user ici de la même permission que réclament tous ceux qui sont d'accord avec moi sur la nature purement subjective de la notion d'espace. Pour être conséquents, nous devrions naturellement considérer aussi notre corps, et les organes par lesquels il prend possession du monde extérieur, comme de purs phénomènes en nous ; comme l'expression ordonnée d'un autre arrangement non spatial qui a lieu entre ces éléments réels suprasensibles. [...] Il n'est pas impossible de se rendre compte, en général, de cette manière de voir, et de comprendre que les questions qui se posent ici relativement à nos relations physiques avec le monde extérieur pourraient être exprimées dans le langage qu'elle emploie ; mais l'exécution dans le détail donnerait lieu à une prolixité aussi intolérable qu'inutile. Inutile par la raison que, quand une fois notre nature spirituelle nous a

Lotze adopte alors volontiers, pour l'énoncé de son problème, une double métaphore dont pourtant on pourrait souligner qu'elle n'a pas les mêmes implications ; il souligne d'ailleurs lui-même l'insuffisance nécessaire de la première métaphore, pourtant parlante :

---

Nous comparons aux rayons qui se dirigent vers [une] lentille [convergente] les mouvements nerveux qui tendent à agir sur l'âme ; *au point de concentration correspond l'unité de la conscience* ; seule la reconstruction dans l'âme des relations d'espace d'abord anéanties diffère sensiblement de la divergence des rayons qui n'est que la simple continuation d'un mouvement antérieur. Le symbole nous fait ici défaut ; mais cette comparaison ne devait rien démontrer ; elle fait voir seulement la possibilité d'un phénomène dont nous allons bientôt déterminer la vraie nature<sup>11</sup>.

---

Pour qu'en effet soit bien davantage mise en avant l'opération active de reconstruction de l'esprit dans la formation des relations spatiales<sup>12</sup>, Lotze change alors à l'occasion de métaphore : imaginons-nous le transfert d'une bibliothèque. L'ordre des volumes, donné au départ, doit être reconstitué à l'arrivée, alors qu'il est bien évident qu'il se perd pendant le transport. Or cette métaphore est bien meilleure car rien n'oblige à concevoir cette fois que l'ordre initial métaphorise des relations déjà spatiales. A l'heure de l'informatisation des bibliothèques, un complément appréciable de la métaphore serait alors celle qui évoquerait la correspondance de l'ordre des volumes en rayon, avec l'ordre préservé dans l'ordinateur grâce au système de cotation ! Cette fois, les deux ordres ne sont plus homogènes en nature, mais seulement *homothétiques*, ce qui est bien ici essentiel pour le propos de Lotze.

L'étiquette placée sur le livre pour en assurer la cotation joue par ailleurs dans la métaphore un rôle décisif : il symbolisera le « signe local », élément théorique par lequel Lotze entend résoudre le problème de la localisation. Mais avant de rentrer dans le détail de la solution, une question préliminaire doit nous arrêter : certes, nous avons bien saisi, à partir de l'impératif de l'unité transcendante, le problème de la reconstruction de l'ordre des éléments externes ordonnés

---

donné l'intuition d'espace comme notre mode de conception, *cette intuition est fondée en droit pour nous*, et nous ne pouvons songer à dédaigner ce moyen efficace de rendre clairs et visibles des rapports qui ne devaient être qu'ainsi, et non sous leur forme réelle, les objets de notre aperception. (*ibid.*, § 275, trad. fr., *op.cit.*, p. 564-565). Lotze procède ainsi comme le mathématicien simplifiant l'énoncé formel de sa preuve pour s'en tenir à ce qui suffit pour faire saisir le mouvement dynamique essentiel à la pratique du mathématicien (légitimement ce faisant sous le rappel qu'on peut toujours passer à l'énoncé formel de la preuve).

---

<sup>11</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux*, *op.cit.*, p. 374.

<sup>12</sup> Selon la rigueur du système transcendantal, nous devons en effet parler ici de *formation* plutôt que de *reconstruction* : seule la forme de l'intuition donnerait aux relations des éléments externes la forme spatiale, indépendamment encore des relations de localisation ! C'est un point qui peut être réglé par la remarque de Lotze reportée ci-dessus, mais il reste qu'à mon sens, concernant non notre seul corps mais surtout les relations mêmes des éléments réels extérieurs, il n'y a pas suffisamment insisté. Nous-mêmes prenons dès lors le parti de corriger ce point dans la suite de notre propre exposé, donc de reformuler en ce sens le propos de Lotze, à chaque fois qu'il en est besoin.

homothétiquement. Mais en réalité, aucune indication a-t-elle été donnée de la nécessité que ce problème soit encore résolu empiriquement, et non pas seulement *transcendamment* ?

En effet, réfléchissons à ce qu'est le système de cotation dans la bibliothèque : précisément, c'est un *système* ; au moment du transfert de la bibliothèque, on doit considérer ce système *donné* intégralement, intégralement en place ; que l'intuition spatiale soit amenée à effectuer la localisation des objets dans l'espace à partir d'impressions sensibles pourtant en même temps ramenées à un point d'indifférenciation transcendantal dans la conscience, ne devrait donc pas procéder autrement : le *système* de « cotation », ou de « coordonnées algébriques » par lequel procède l'intuition formelle spatialisante est partie même du cadre transcendantal. En tant que tel, selon la remarque bien faite par Lotze, *elle n'a pas à être expliquée* : on en revient toujours au fait que l'intuition *ne peut être déduite*. Ce principe est par exemple très clairement exprimé en relation avec la question de la localisation dans la *Communication à Carl Stumpf* :

---

Les signes locaux constituent toujours un *système sériel en soi tout à fait non spatial*, et je voudrais même dire *arithmétique-qualitatif* ; le fait et l'explication du fait que l'âme doive précisément appréhender ces différences qualitatives entre deux termes sous la forme d'une juxtaposition spatiale, je ne pourrais vouloir les déduire. Au contraire, sous la supposition que pour une quelconque raison inconnue et en rapport avec un certain groupe d'impressions, l'âme soit placée dans la nécessité d'un tel mode d'intuition, j'ai seulement demandé sur quoi elle se réglait dans la répartition de ses impressions en des lieux déterminés de cet espace<sup>13</sup>.

Pourquoi, en définitive, faut-il donc pourtant que la forme donnée de l'intuition, transcendantalement réfractaire à toute déduction, se *développe* encore empiriquement ?

Il faut rappeler les indications de Lotze précédemment citées :

---

On ne saurait imaginer qu'après avoir reçu des impressions extérieures l'âme déploie, comme un filet, pour y prendre tout ce qui tombera, l'intuition d'un espace défini à trois dimensions, *toute formée et déjà achevée* ; il se présenterait la question de savoir comment on peut faire entrer les impressions en cette sorte de piège tendu dans un monde où elles ne sont pas encore.

La faculté de répondre à l'impulsion des ondes lumineuses par la sensation du vert et du rouge *ne se comprend que comme une manière de réagir propre et innée à la nature de l'âme et ne donne lieu à aucune déduction quelconque* ; [...] *mais assurément nous ne possédons pas d'abord cette notion générale comme un moyen à l'aide duquel nous puissions concevoir le rouge et le vert, ou ranger les couleurs d'après leur affinité, le rouge plus près de l'orangé que du vert. Il en est de même de l'espace. Nous n'en avons pas d'abord l'intuition vide*<sup>14</sup>.

---

Ceci n'est à vrai dire plus tout à fait en accord avec l'autre déclaration, déjà citée, et reprenant par ailleurs le parallèle fait de l'espace à l'intuition du coloré :

---

<sup>13</sup> Lotze, *Kleine Schriften*, Bd III, p. 518.

<sup>14</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux*, op.cit., p. 395.

A-t-on jamais songé à se demander pour quoi les ondes lumineuses se perçoivent sous la forme de couleurs, et non sous celle d'odeurs et de sons ? Personne, assurément, n'a jamais songé qu'il y avait là un problème à résoudre ; c'est une simple donnée de l'expérience que l'on prend comme telle<sup>15</sup>. Pourquoi ne pas avouer qu'il en est de même de l'espace ? L'*intuition de l'espace* [...] est la *forme donnée* sous laquelle nous apercevons les *relations de certaines multitudes* de sensations simultanées ; nous n'avons absolument qu'à *déterminer les règles* suivant lesquelles nous faisons un *usage indéfiniment varié de cette forme générale toujours la même*<sup>16</sup>.

Nous touchons à mon sens un point délicat de la conception de Lotze, sur lequel une lecture inattentive pourrait passer. Comment l'*application* de la forme contribue-t-elle à la développer, sans qu'on puisse pourtant supposer qu'elle suffise à l'*engendrer* ?

A mon sens, cela signifie alors simplement que les lieux ne sont pas déjà assignés avant l'expérience ; ainsi il n'y a pas de « lieu vide » dans « l'intuition vide », l'espace comme intuition pour la conscience naissante ne s'étend que là où quelque chose est perçu. Mais il sera perçu comme de plus en « vaste » étant donné que les champs perceptifs peuvent *a posteriori* se recouvrir et s'articuler dans la conscience articulant ses expériences successives de perception... Ici, c'est la comparaison à Stumpf qui pourrait s'imposer.

La métaphore de la bibliothèque peut-elle encore nous aider ici ? Admettons que le système de « cotation » se développe au fur et à mesure que la bibliothèque s'enrichit (ce qui est bien en fait toujours le cas, ne serait-ce que parce que la cote X, remplie jusqu'ici jusqu'à X/y voit l'adjonction d'un nouvel élément X/y+1 le jour où un nouvel achat s'ajoute aux volumes précédemment membres de la collection désignée par X ! Mais on pourrait même penser aussi qu'un nouveau domaine émergent du savoir rendant nécessaire d'ajouter une subdivision à la classification a aussi en définitive le même effet). Le bibliothécaire ne voit pas de problème à faire de la place au nouveau livre en écartant tout simplement les précédents. Peut-il en aller de même de la détermination de l'intuition spatiale lorsque de nouveaux objets s'insèrent dans l'expérience perceptive ?<sup>17</sup>

La théorie du signe local et surtout l'énoncé de la nature propre de celui-ci fournit une manière tout à fait recevable, voire éclairante, de comprendre ce qu'il en est dans ce cas. Lotze l'a dit, les relations externes, de quelque nature qu'elle soient, ne peuvent accéder à l'esprit, en son unité transcendante, qu'à titre d'impressions non extensives mais intensives : en une *série* graduellement ordonnée. Par ailleurs, il note bien que « ce ne sont pas [directement] des relations que l'âme ait à interpréter, mais bien des *affections* que l'âme subit véritablement en elle-même ». : or l'*affection* en elle-même est déterminable *intensivement*<sup>18</sup>. En liant les deux propositions, nous

---

<sup>15</sup> Attention : de l'expérience en tant que *transcendamment configurée* !

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 381.

<sup>17</sup> La *continuité* de l'espace semble justement aller dans ce sens : elle ne signifie autre chose que la possibilité d'insérer toujours de nouveaux points entre deux points donnés.

<sup>18</sup> Kant, *Critique de la raison pure*, Analytique des principes, 3<sup>ème</sup> section, 2. Anticipations de la perception.

pouvons obtenir ainsi par exemple la proposition que : « nous avons insisté sur la *nature purement intensive* de ces signes, et, en niant formellement qu'ils ne consistent en aucune relation géométrique, nous les avons décrits comme des sentiments n'indiquant qu'une *manière d'être, un 'comment nous nous portons'* »<sup>19</sup>. L'interprétation (on pense à nouveau à la « traduction » de cette série intensive de l'affection) ne vient que subséquemment : les signes locaux « ne sont jamais que des sensations de différentes manières d'être, *ne représentant à l'âme que l'âme elle-même*, et attendant toujours d'être rapportés, par une *interprétation de l'âme*, à ces lieux d'origine ». On note que la terminologie met bien doublement en avant la dimension sémiotique : l'élément qui permet le processus de localisation est un « signe » psychique, que l'esprit « interprétera » selon la forme générale d'intuition transcendante qui lui correspond.

Dans le cas de l'intuition spatiale, le « signe » permettant de déterminer la forme générale de l'intuition à partir de l'expérience, est identifié comme *affection interne liée au mouvement* :

---

Il semble qu'on pourrait admettre cette hypothèse : dans les organes centraux, les diverses fibres du nerf optique sont, avec les nerfs moteurs du système des muscles oculaires, en une telle union mécanique que, de l'excitation de chacune d'elles, il naît pour ce système une certaine impression, le motif d'une certaine rotation de l'œil. [...] Ces mouvements, en s'effectuant, satisferaient par eux-mêmes aux postulats que nous imposons aux signes locaux. [...] D'après mon hypothèse, [ce ne sont] pourtant pas [ces mouvements] eux-mêmes, mais les perceptions qu'ils font naître qui seraient les signes immédiatement employés  $\pi \kappa \rho$  des places  $p q r$ . Or, un mouvement, tandis qu'il a lieu, nous cause une impression ou un sentiment de notre état, qui diffère du sentiment que nous éprouvons quand il n'a pas lieu<sup>20</sup>.

---

L'intermédiaire localisateur des signes locaux ainsi définis par Lotze, affections psychiques du mouvement oculaire, fournit précisément cette *continuité* exigible dans le développement de la forme générale de l'intuition spatiale : l'affection du mouvement est ordonnée en une série intensive elle-même entièrement continue. Ce que l'expérience contingente aurait laissé « vide » dans le champ de vision (hypothèse d'un point absolument sombre n'induisant aucune stimulation lumineuse) est donc pourtant immédiatement pris en compte dans la série potentielle de l'affection d'effort attachée au mouvement, qui ne saurait ne pas ressentir comme remarquable la moindre solution de continuité entre un degré et un autre de cet effort. Ainsi chaque « place » est laissée à un objet venant potentiellement remplir l'espace là où pourtant aucune expérience de stimulation n'a été éprouvée. *L'intuition de l'espace se développe par l'expérience comme continue, à partir de son schème pur.*

---

<sup>19</sup> Lotze, *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux*, op.cit., p. 380.

<sup>20</sup> *Metaphysik*, 1879, § 283- 284, trad. fr., op.cit., p. 580.



## 2. Réflexions sur l'affection

Tout ceci nous a bien éloigné de Kant. Et pour cause : nous rejoignons Stumpf. La psychologie empirique d'une part (Helmholtz, Wundt), la phénoménologie d'autre part s'empareront de cette théorie qui, dans le second cas, rejoint le cadre philosophique nouvellement posé de l'*horizon* de phénomènes sur lequel se voit prélevée l'expérience effective. Mais si nous avons pris le temps de développer et analyser cette théorie de façon circonstanciée, c'est que nous souhaitons en dégager un autre point, qui nous ramène à la question philosophique générale de l'*affection*.

La théorie lotzienne, articulation empirico-transcendantale de l'intuition, outrepassa le cas classiquement kantien de l'intuition transcendantale en invoquant le nécessaire développement empirique de cette dernière, par ailleurs entièrement maintenue. Revenons donc sur le sens et la forme en lequel elle se voit conservée : nous le saisirons plus clairement si nous revenons aussi sur la comparaison, maintenue comme un leitmotiv chez Lotze, entre les *différents ordres d'impressions sensibles*. Si lui-même ne paraît utiliser ces comparaisons récurrentes que comme soutien de son argumentation, nous souhaitons personnellement en développer les implications dans un sens positif.

Ce qui fait différer pour l'esprit différents types d'impressions sensibles, constituant comme tels des systèmes entièrement imperméables l'un à l'autre, ce sera précisément le schème pur, noyau transcendantal de l'intuition, qui ordonne un aspect de chaque série de relations externes dans une forme subjective donnée : couleur, extension, timbre, hauteur du son sont les exemples privilégiés de Lotze. Nous avons remarqué que ces exemples fournissent toujours l'occasion de la même remarque : *pourquoi* l'esprit les ordonne sous ce schème formel et non tel autre, voilà une question qui n'a jamais lieu d'être – toujours précisément selon l'axiome : *de l'intuition*, dans sa dimension *proprement transcendantale, pas de déduction*.

Or pourtant l'analogie d'un ordre d'intuition à l'autre est à ce point récurrente qu'elle fait s'interroger sur la *fonction commune de l'affection* que ces différents ordres déclinent ainsi chacun selon une direction propre – ou même : sur une *racine commune* de tout type d'affection ?

### PHYSIOLOGIQUE ET PSYCHIQUE

Une première remarque est ici nécessaire. Il est en effet indispensable de distinguer d'emblée l'affection physique, physiologique, de l'*affection psychique* qui nous concerne ici. Lotze s'y emploie régulièrement, d'autant plus que sa définition du « signe local », indicateur d'une « manière

d'être », d'un « comment nous nous partons »<sup>21</sup>, pourrait rester ambigu à cet égard : « Voilà sur quoi il faut insister. Sans doute les signes locaux naissent de mouvements nerveux quelconques, provoqués dans des points où se produit l'excitation, ils ne consistent cependant pas dans ces mouvements physiques, mais dans des *affections psychologiques qui en dérivent et sont déjà toutes formées* »<sup>22</sup>. C'est d'ailleurs sur ces lignes qu'il clôt le moment consacré à la discussion de la nature des signes locaux : ce qui nous le montre légitimement soucieux de démarquer sa pensée des courants marqués par la réduction de la question psychique à l'investigation des processus psychologiques qui les sous-tendent (ainsi, du nativisme physiologique de Müller ou Hering, ou du côté des associationnistes, Helmholtz).

Cette précision est cruciale : en effet, dans le problème qui nous occupe présentement, ne serait-on pas à bon droit tenté de penser que la différence entre un ordre d'affection sensible et l'autre tient finalement tout à fait naturellement de la différence physique des états de la matière qui les causent, et que l'ordonnancement physiologique de nos sens les met en état de détecter ? Il est ainsi indéniable que l'affection sensible de couleur correspondra à un certain état ondulatoire de la lumière, l'affection sonore à un état ondulatoire de l'air. Mais la question qui se pose est bien de savoir si ce point indéniable est aussi raison suffisante : Lotze avoue bien que l'affection psychique dérive de l'excitation physique, ce qui ne signifie en effet pas encore, pour parodier une tournure kantienne, qu'elle en dérive *toute*. Un minimum de réflexion sur la structure physiologique du circuit nerveux sensoriel pourrait même nous rapprocher de la conclusion contraire : de même que la « localisation » des impressions sensibles se perdait selon la théorie lotzienne en passant par le « point focal » de la conscience, et devait ensuite être psychiquement (transcendantale) reconstruite, de même ici, la même difficulté ne survient-elle pas lorsqu'une configuration physique de la matière qualitativement définie (ondulation lumineuse, sonore) excite le nerf sensoriel ? Cette notion d'*excitation* est ici importante car on peut montrer que le choix de ce terme sert la thèse de *l'indifférenciation de l'affection purement physiologique* : au niveau du nerf, l'impression sensible dont la cause est qualitativement hétérogène ne se traduit-elle pas en effet par une modification purement homogène de l'état électrique du circuit nerveux ? Ainsi toutes les différenciations qualitatives de l'impression sensible sont-elles justement à *reconstruire* par la suite au niveau strictement *psychique*, du fait même de la médiation physiologique comme traduction homogène de l'impression : « excitation ». Et ce point n'est pas qu'une reconstruction que nous n'effectuerions que du point de vue de la science physiologique moderne, dont les conclusions n'auraient pas encore été à disposition de Lotze. Bien au contraire, il faut mettre en avant que Lotze contribue lui-même à l'édification de cette connaissance physiologique positive de l'appareil nerveux qui fait

---

<sup>21</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux, op.cit.*, p. 380.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 377.

argument ici, puisque dans la partie physiologique et médicale de son œuvre, il s'était justement prononcé contre la théorie des « énergies nerveuses spécifiques » qui faisait contre lui l'argument des « physiologistes » dans la question de la nature de l'impression sensible : si les nerfs étaient physiologiquement aptes à transmettre l'impression sensible différenciée, par cette « énergie spécifique » qui reviendrait à chacun des systèmes nerveux spécifiques à chaque sens, on aurait une explication suffisante de la différenciation des impressions sensibles au niveau physiologique et l'hypothèse niant la disjonction des deux niveaux physiologique et psychique resterait ouverte. Il n'en est, au contraire, plus rien si le progrès même de la connaissance physiologique débouche sur le constat inverse.

Nous avons là un exemple de l'intérêt remarquable de trouver en Lotze la conjonction du médecin et du dialecticien – si précieuse précisément au moment où la connaissance positive des mécanismes psychologiques et physiologiques explose et ne saurait être négligée du philosophe qui s'interroge sur le sensible. Son cas est, entre autres bien sûr, l'exemple que cette conjonction indispensable peut se faire sans aucun réductionnisme.

C'est bien justement cette distinction entre physiologique et psychique que Lotze exploitait dans la théorie du signe local. La nature de celui-ci n'est pas physiologique : c'est par les « relations [de ce signe local et du point auquel il se rattache] dans l'espace avec les éléments environnants »<sup>23</sup>, que Lotze envisage de résoudre le problème de la localisation des impressions visuelles évoquant donc ou même nécessitant une perception inconsciente par le sujet de sa *spatialité interne*. Dans chaque impression sensible, se marquent ainsi « deux composantes », l'une strictement physiologique dérivant de l'excitation externe, l'autre psychique dérivant de l'excitation *interne*. « En réalité, dit Lotze, ces deux composantes ne constituent qu'un mouvement total du nerf excité ; mais la perception, grâce à une aptitude remarquable, *les distingue sans parvenir à les séparer* »<sup>24</sup>. On avouera que la solution lotzienne ne serait ici pas exempte d'une critique possible, de par un certain flou entretenu sur cette « aptitude remarquable », et surtout sur le processus inverse par lequel ces deux dimensions seraient justement amenées à se *composer* dans le nerf ; les plus durs contre Lotze pourront parler d'une qualité bien « occulte » pour critiquer cette perception psychique interne dont on ne précise pas les moyens opératoires ni surtout les moyens d'articulation avec le physiologique ; on pourrait parler, pour l'être moins, d'un *schème de solution* plutôt que d'une solution complète : qui ne livre certes pas le dernier mot du problème de l'articulation du psychique et du physiologique, mais a du moins le mérite de placer le positionnement de la question de l'impression sensible dans ce même problème.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>24</sup> *Ibid.*

Mais surtout, et pour la question qui nous concerne directement ici, on notera que l'énoncé de cette solution est le moment exact où Lotze introduit son parallèle récurrent entre impressions visuelles et sonores : c'est d'abord pour expliciter sa théorie du signe local que Lotze introduit cette analogie que nous voudrions montrer peut-être encore plus significative qu'il ne l'entend lui-même.

Avant d'introduire cette dernière, nous pourrions ici croiser une autre occurrence de l'analogie, elle aussi destinée à soutenir la théorie de la localisation spatiale dans la *Communication à Carl Stumpf sur la théorie des signes locaux*, de la même année, mais avec un autre point d'application ; Lotze y allègue directement la métaphore sonore pour expliciter l'idée d'un état non spatialisé des impressions visuelles *dans l'intérieur psychique* :

---

A partir de cette multiplicité d'états intérieurs non spatialisés de l'âme, pour lesquels on pourrait faire valoir la métaphore de la coexistence des différents sons entendus dans l'accord, l'activité représentante du sujet doit reconstruire l'ordonnancement spatial depuis la racine<sup>25</sup>.

---

Le schème de la coexistence dans l'accord musical sert de point de référence métaphorique de la situation psychique des impressions visuelles avant l'opération de reconstruction transcendantale de la localisation. L'argument présente ainsi un référent concret de l'état psychique non-local des impressions visuelles et on peut bien voir ici la raison essentielle de la place qu'acquiert alors l'analogie sonore dans la thématization d'ensemble de la théorie. Ce primat dans l'explicitation ne peut par ailleurs tenir lui-même que parce que, transposées dans le psychisme, les impressions sensibles n'en gardent que la forme compatible avec le *sens interne*, bien défini par Kant comme temporalité : la diversité des sons perçus dans l'accord devient donc bien effectivement, par sa simultanéité qui implique pourtant encore bien temporalité, une métaphore emblématique possible du processus général de transposition des impressions sensibles dans la conscience.

Pour autant, dans le passage suivant, l'application de l'analogie est décalée pour fournir cette fois un référent à un autre point de la théorie, celle de la composition de deux dimensions – physique et psychique – de l'excitation nerveuse :

---

Nous percevons le nombre des ondes sonores sous la forme d'une qualité, qui donne au son sa place dans l'échelle musicale ; l'amplitude des vibrations nous permet de juger de l'intensité d'un son. Il est possible d'entendre un son, ut ou ré, sans aucun degré d'intensité, ou un son d'une intensité définie sans qu'il soit pour nous ut ou ré ; mais en comparant des sons en certain nombre qui affectent successivement notre oreille, nous faisons dans la pensée cette distinction des deux composantes inséparables dans la sensation, la sensation  $\pi$ , qui marque sa valeur dans l'échelle, et cette sensation

---

<sup>25</sup> *Mitteilung an Carl Stumpf*, 1877, *op.cit.*, p. 513.

spéciale  $\alpha$ , qui répond à l'intensité de cette même sensation  $\pi$ . Ces deux éléments ne s'altèrent pas l'un l'autre, ou ils ne le font qu'à un degré négligeable ; l'intensité croissante n'augmente pas la hauteur où le son se place dans l'échelle, et l'abaissement de cette place ne fait pas changer l'intensité du son. On peut donc représenter le total de ce que nous percevons par ce couple de composantes  $\pi\alpha$ , indépendantes l'une de l'autre. En appliquant ces idées au sujet qui nous occupe, il suffit de remarquer que, pour la localisation des sensations,  $\alpha$  n'est plus indice de l'intensité qui, dans ce [sic] cas, fait elle-même partie de la qualité  $x$  ; ici, a ressemblera davantage à la perception du timbre spécial des sons suivant qu'on les produit avec tel ou tel instrument, et comme ce timbre lui-même ne s'ajoute aux sons qu'accessoirement et sans en altérer la valeur dans l'échelle musicale, notre  $\alpha$ , à son tour, *sorte de timbre spécial du point nerveux excité*, s'ajoute à la sensation principale et plus forte, correspondante à la nature de l'impulsion  $p$   $\pi$  [l'impression lumineuse]<sup>26</sup>.

Peut-être ne voit-on pas le lien immédiat entre les deux usages de l'analogie sonore ici présentée, mais il existe pourtant bel et bien dans l'idée que ce « timbre » qui devient l'élément analogue du signe local psychique n'est lui-même pas une qualité localisable, ne serait-ce que symboliquement, comme l'intensité et la hauteur du son peuvent en effet l'être le long d'une « ligne » représentant spatialement leur caractère sériel. Mais pour saisir tous les enchaînements de pensée ici il est nécessaire de reprendre pas à pas l'analyse de ce second passage. Lotze lui-même ne commente pas cette longue et décisive analogie, passant dans son texte immédiatement aux « effets utiles » de ce processus de composition pour expliquer la perception sensible. Faisons-le donc pour lui.

La fonction d'ensemble de l'analogie est nette, ayant pour but de suggérer la *possibilité* de cette « composition » apparaissant obscure dans le cas de l'excitation lumineuse et du signe local. Pourtant, ses limites sont elles aussi claires : ce sont deux composantes *physiques* de l'impression sonore qui s'articulent dans le cas de l'intensité et de la hauteur du son, ou même en réalité trois avec le timbre ; ce ne sont pas une composante *physiologique* et une composante *psychique*. On pourrait donc soupçonner l'argument sur ce point de n'être que purement rhétorique. Cependant, même si ce point est indéniable, on peut remarquer que Lotze *accorde* précisément que l'« intensité » « fait [ici] elle-même partie de la qualité  $x$  [objective] » ; c'est alors qu'on peut d'interroger sur la substitution du timbre à l'intensité dans l'analogie. Notamment, on sait comment le timbre dépend strictement, lui aussi, des caractéristiques physiques du son par le biais de la composition des harmoniques ; il n'est donc pas une qualité simple comme l'intensité et la hauteur (mais une composition des hauteurs concomitantes) ; or Lotze paraît lui donner le statut inverse dans l'analogie, et surtout accentue manifestement la dimension qu'on lui conserve aussi phénoménologiquement jusqu'à aujourd'hui en passant justement outre, au niveau de l'expérience immédiate, les acquis scientifiques : celle d'être une « qualité pure », « matière sonore » assurant par sa singularité une impression proprement *psychologique* superposée à l'impression purement

---

<sup>26</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux, op.cit.*, p. 378-379, suite directe de la précédente citation.

auditive<sup>27</sup>. Cette caractéristique est liée par ailleurs à l'impression que le timbre consiste en nuances *indéfinissables*, qui favorisent alors toutes les métaphores du fait de pouvoir s'assimiler aux idées certes « claires » mais non « distinctes » des « qualités secondes » : ainsi Lotze comme le vocabulaire commun utilisent-ils par exemple le terme de « couleur », comme synonyme du timbre pour le second, et comme complément des indications donnés sur le « signe local » pour le premier (« mouvement nerveux particulier, qui produira dans notre perception la *couleur spéciale*,  $\alpha$  ou  $\beta$ , s'ajoutant à la sensation,  $p$  ou  $x$ , pour en former le vrai signe local »<sup>28</sup>). Cette conception pourrait donc à nouveau faire droit à toutes les critiques d'une solution bien « vague », à la mesure du « vague » dans lequel consisterait alors la nature même du « timbre », analogue du signe local. C'est bien ici que Lotze parle encore, pour qualifier le timbre, d'une certaine « largeur du son »<sup>29</sup>, différente de l'intensité mesurable et définie, et différente de la hauteur pour laquelle la position dans « l'échelle » des sons peut également être très précisément définie par la position dans une *série*.

Le terme de série prend ainsi une très grande importance dans la discussion sur la potentialité de *localisation* d'une impression sensible quelconque : ne seront localisables, selon Lotze, que les impressions dont la nature physique même permet, à titre de première condition un ordonnancement possible des impressions en « séries ». Ainsi, lorsqu'il se pose explicitement la question de savoir « pourquoi les timbres  $\alpha, \beta, \gamma$  ne suffiraient pas eux-mêmes à faire entrer en exercice la faculté localisatrice » (question qui à vrai dire nous surprend, et d'autant plus que Lotze ajoute qu'au premier abord l'opinion avoue ne « pas comprendre » pourquoi il en est ainsi : alors que le sens commun, selon nous, voudrait justement plutôt qu'on ne comprenne pas pourquoi il en serait *autrement* !), c'est bien cette justification par l'absence d'une série possible qui est naturellement livrée : « Faut-il en chercher la raison dans ces faits que ces timbres ne se rangent pas dans une série telle que d'un point à un autre il y ait une distance assignable ? Dans ce cas cette faculté, cette tendance localisatrice, s'il est permis de la supposer, resterait suspendue, ne serait qu'une velléité indécise entre les différentes positions également imaginables, et ne produirait que la *vague sensation de cette largeur du son*, dont nous avons parlé et qui n'a qu'une faible analogie avec un

---

<sup>27</sup> Lotze est entièrement au fait des connaissances physiques nouvellement gagnées dans le domaine de l'acoustique musicale notamment par Helmholtz. Le chapitre qu'il consacre à la musique dans la *Geschichte der Ästhetik in Deutschland* (München, 1868 ; III. 2., p. 461-504) suffit à en témoigner : il y considère l'échelle tonale, la tonalité, la consonance en se référant notamment à l'ouvrage de référence de Helmholtz : *Lehre der Tonempfindungen als physiologische Grundlage für die Theorie der Musik*, 1863. Il n'y a donc aucunement lieu de penser qu'il ait pu ignorer la théorie de composition harmonique du son, dont Helmholtz est précisément l'un des agents à cette époque. D'autre part Lotze entretient des contacts étroits avec l'autre théoricien de l'acoustique musicale : Carl Stumpf lui-même (même si les publications de ce dernier dans ce domaine sont postérieures et parfois même nettement postérieures à la mort de Lotze : *Tonpsychologie*, 1883-1890 ; *Beiträge zur Akustik und Musikwissenschaft*, 1898).

<sup>28</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux*, op.cit., p. 378.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 381, 382.

plan véritable »<sup>30</sup>. (Il faut s'imaginer en effet ici la façon dont l'esprit « classe » vaguement les timbres par exemple en sonorités plus ou moins « chaudes », avec la conscience que le principe ne peut suffisamment en être précisé : le son du violoncelle est plus chaud que celui du violon ou du piccolo, mais le sera-t-il plus que celui de la trompette ?).

On notera sur cette question que si le caractère d'une série est une condition nécessaire de la localisation, elle n'en est cependant manifestement pas pour autant la condition suffisante. Lotze le note d'ailleurs lui-même lorsque, dans la suite de sa discussion, il compare justement la cas de l'espace et du son : précisément, « l'échelle des sons présente ces degrés exactement mesurables, sans que nous puissions pour cela, autrement que d'une manière symbolique, imaginer une véritable ligne suivant laquelle se disposerait cette multitude des termes dont la distinction est si précise. Il faut donc que le caractère de série à termes exactement mesurables, caractère qui appartient aussi, comme nous l'avons vu, aux signes locaux de la vision, ne suffise pas à faire comprendre pourquoi la vue manifeste à un si haut degré la *tendance d'imaginer comme relations déterminées* dans l'espace ce qui n'est donné que comme relation de nombre »<sup>31</sup>.

Suit alors une nouvelle discussion mettant en avant la condition supplémentaire qui, dans l'hypothèse de Lotze, fait la différence du cas de la vision sur celui de l'ouïe : la « perception simultanée d'une succession d'impressions ». Cette hypothèse, qu'on pourra ne pas trouver réellement convaincante, met par ailleurs à nouveau à l'œuvre une analogie ouïe/son : si nous imaginions un animal dont l'organe de la vue consisterait dans une seule source réceptrice prolongé d'un seul nerf optique, sa situation est pour Lotze semblable à la celle

---

dans laquelle nous nous trouvons quand nous parcourons en chantant les divers degrés de l'échelle musicale. Si  $\alpha$  désigne la sensation d'une certaine tension que nous avons donnée aux organes de la voix pour produire le son  $\pi$ , les sensations  $\beta$ ,  $\gamma$ ,  $\delta$  seront aussi les indices de tensions régulièrement croissantes qui accompagnent les sons plus aigus  $\kappa$ ,  $\mu$ ,  $\nu$  ; mais les transitions de  $a$  à  $b$ , de  $b$  à  $g$ , sont loin de nous donner l'idée d'un mouvement fait pour rencontrer les sons  $\pi$ ,  $\kappa$ , etc, comme s'ils étaient disposés en différents lieux de l'étendue. Nous en concluons que notre animal, s'il n'a le secours d'une révélation d'en haut, ne devinera jamais que le phénomène mystérieux, qui consiste dans la succession des sons  $\pi\alpha$ ,  $\kappa\beta$ ,  $\nu\gamma$ , est l'effet du mouvement de son organe sensible entrant successivement avec les objets permanents  $p$ ,  $q$ ,  $n$ , qui occupent des lieux différents dans un espace où ils sont tous renfermés. C'est là la conséquence nécessaire de notre hypothèse : il n'y a pas de possibilité de localisation, si l'organe, ne recevant qu'une seule impression dans le même moment, doit entièrement perdre la première pour recevoir la seconde »<sup>32</sup>.

---

Il y a bien des difficultés à cet argument : certes, le parallèle du mouvement vocal au mouvement oculaire est intéressant en tant qu'il reprend l'explication des signes locaux par la sensation d'effort lié au mouvement, bel et bien transposable du physique au psychique – suggérant par là-même un

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 392-393.

fait physiologique aussi bien que psychique important sur l'implication du corps en tant que principe d'une virtualité d'*action* dans la perception, dont Bergson fera tant de profit théorique à partir du progrès des connaissances positives ainsi amorcé ; mais c'est laisser de côté qu'ici la sensation d'effort ne concerne plus l'organe même de la perception, au niveau de l'ouïe, mais un second organe « imitatif » ; si on prend à la lettre le raisonnement de Lotze, le son, qui dans l'organe de l'ouïe est bien perçu par différents récepteurs auditifs, et par ailleurs est également apte à percevoir simultanément une pluralité des sons (l'accord !), devrait corrélativement être dans la situation même des impressions visuelles sous les deux rapports considérés par Lotze comme conditions suffisantes de la localisation... et donner alors lieu à cette dernière ! Qu'il n'en soit rien suffit alors à montrer que l'argument de la « perception simultanée » n'a en réalité rien de probant, quelque soit le détour fait par la fiction zoologique de l'auteur et sans compter enfin que la thèse implicite sur la mémoire pourrait être également contestée. Lotze ne tombe-t-il pas dans des difficultés insurmontables que parce qu'il entreprend ici subrepticement ce qu'il dénonce ailleurs comme impossible : vouloir démontrer ce qui fait qu'une forme d'intuition s'applique, ici l'intuition spatiale, et pas une autre ?<sup>33</sup>

Lorsque Lotze comparera par ailleurs la localisation visuelle et la localisation tactile (thème on le sait particulièrement débattu de la psychologie empirique)<sup>34</sup>, nous serons amenés à envisager encore un élément supplémentaire pour déterminer définitivement la théorie du signe local sur ce point précis : notamment, le détour par la comparaison de la localisation visuelle et tactile éclaire sous un angle inédit la question elle-même détournée, car déjà métaphorique, du timbre.

Pour le comprendre, il faut suivre alors les différentes étapes de la réponse de Lotze à cette question de la localisation par le toucher. Selon Lotze, les « signes locaux » liés à l'application d'une sensation sur la peau procèdent de la différence de texture des points cutanés concernés (entraînant bien une « manière d'être » diverse d'impressions sensibles au départ identiques). La précision de cette localisation est certes d'une part affectée par l'existence de zones cutanées relativement uniformes ; mais surtout, il faut noter d'autre part que ces « textures », dans leur diversité (« elle varie d'épaisseur, de souplesse ou de rigidité ; l'élasticité surtout [...] dépend de la nature du tissu auquel la peau se superpose, et l'attouchement d'une partie adhérente à une surface osseuse produit une sensation bien différente de celle que produit l'attouchement de telle autre

---

<sup>33</sup> Lotze envisageant ici la localisation comme « traduction » transcendante d'une « langue dans une autre » (*ibid.*, p. 393) (« la vue manifeste [...] la tendance d'*imaginer* comme relations déterminées dans l'espace *ce qui n'est donné que comme relation de nombre* », *ibid.*) mais ce qui « favorise » cette « traduction » semble bien selon ses propres prémisses tomber dans l'ininterrogeable du transcendantal.

<sup>34</sup> Voir au moins Ribot : IV. 3. « Etude particulière des signes locaux visuels, des signes locaux tactiles » ; V. 1. « L'espace tactile ».



partie qui recouvre une cavité ou la masse molle des chairs »<sup>35</sup>), « offrent, comme les odeurs, comme les timbres des divers instruments, des différences de qualités bien marquées ; [...] elles ne forment pas un système de termes qui, par l'identité de leur dénomination commune, permettent une évaluation en quantité commensurables » (c'est-à-dire ce qui constitue une « série »)<sup>36</sup>. Ainsi la réponse de Lotze à la question suivante : « doit-on en conclure que ces signes ne suffisent pas, par eux-mêmes, à faire localiser les impressions produites par les excitations cutanées ? » sera bien logique en fonction des propres prémisses de sa théorie : « nous croyons qu'ils ne suffisent pas »<sup>37</sup>, mais seulement dans la mesure où elle nous amène en même temps à déplacer la condition « sérielle » de la nature physique de ce qui cause l'impression sensible à la nature du signe local lui-même. C'est donc bien *sans être lui-même localisé* que celui-ci est le signe de la localisation, *mais il doit garder cette disposition générale à la série* qui ressortit aussi à la matière affectante lorsqu'elle se prête à cette localisation, soit symboliquement soit réellement ; et telle était bien d'ailleurs la conclusion de Lotze donnait d'ailleurs déjà de la confrontation de la localisation visuelle avec celle, hypothétique, des timbres sonores : « Quoiqu'il en soit de la non-localisation des timbres, la localisation des sensations, pour s'effectuer, exige à coup sûr des signes locaux ce caractère défini de ne pas différer seulement de qualité, mais d'avoir, les uns par rapports aux autres, des distances de grandeur et de direction exactement mesurables »<sup>38</sup>. Le signe local n'a donc en réalité plus rien de « vague », comme l'analogie première au « timbre » le donnait d'abord à penser.

Dans cette nouvelle dimension où il faut bien penser le signe local comme déterminé, l'analogie au musical (et d'ailleurs en cela plus seulement au « sonore ») présente dans la métaphore première de l'accord peut alors, selon nous, prendre toute sa portée réelle : l'accord musical est à la fois non local et porte les marques de son organisation interne de par l'ordre structurel qu'il marque à partir de la série implicite qui le sous-tend. Ainsi n'est-il pas en effet le parfait exemple de ce qui *convertit* la série en *structure*, de façon à ce que cette structure, si elle est encore prise comme *signe* comme l'est le signe local dont l'accord est le référent métaphorique, puisse être par l'interprétation transcendantale comme « redéployée » dans les termes de la série qu'il s'agissait de « traduire » ?<sup>39</sup>

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 382-383.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 382. Lotze nomme série ce que Kant assigne à la grandeur intensive, les deux s'orientant par degrés et s'opposant en cela tous deux à la *qualité* pure et sa diversité irréductible : mais il faut remarquer que la grandeur extensive se voit alors confondue en une seule avec l'intensive, puisque le spatial selon Lotze comporte éminemment ce caractère de la « série » ordonnée.

<sup>39</sup> Ainsi le concept de « série » utilisé par Lotze doit-il bien être à mon sens considéré ici comme mathématique (il n'est en rien la « série » kantienne qui considère les termes d'une succession causale ou logique), par quoi j'entends précisément sa détermination structurelle. Il est par ailleurs à noter que Lotze transpose d'ailleurs peut-être à ce dont le signe est signe cette dimension mathématique, sans certes pourtant qu'il soit aisé de déterminer d'emblée la portée exacte de l'élément qui nous le fait suggérer (phrase citée ci-dessus), et qu'il faudrait approfondir davantage : « la vue

Ce développement de la question du timbre consécutivement au point de départ de l'analogie entre timbre et signe local peut donc surprendre : quel est alors finalement l'apport de l'analogie première du timbre au signe local ? Quoiqu'il faille donc cesser d'envisager ce dernier comme vague et indéterminé, il n'en reste pas moins que ceci permet à Lotze d'arguer de manière décisive que les signes locaux ne sont pas pourtant pas eux-mêmes « localisés » (si bien qu'il ne peuvent « si l'on peut ainsi parler », écrit Lotze, « crier à l'âme [...] quel est le lieu de leur origine »<sup>40</sup>). Les signes locaux sont *psychiques* et doivent alors seulement permettre une articulation complexe : celle des impressions physiques localement indifférenciées dès lors qu'elles transitent dans le psychique, comme l'allègue l'analogie avec les sons de l'accord, et de la *marque psychique* de cette différenciation locale initiale inscrite dans le « comment nous nous portons ».

Celui-ci est bien l'analogue du timbre en ce qu'il marque un impact d'emblée psychique : on peut penser que le rôle du timbre ici est bien que sa composition physique inanalysable à l'expérience phénoménologique, par opposition à la hauteur et l'intensité, porte à mettre en avant son impact sur l'*émotion*, ou dimension par laquelle c'est bien sur le psychique que se marque l'*affect*, tandis que les deux autres caractéristiques restent celles qui marquent leur impression physique dans la *sensation* : d'où leur utilisation possible pour symboliser les dimensions elles-mêmes physique et psychique de toute impression sensible, dont Lotze suit ici l'exemple dans le cas de l'impression visuelle.

Résumons donc l'apport réellement positif de l'analogie : malgré ses difficultés lorsque Lotze s'abîme dans le détail, il consiste ainsi dans ce renvoi fait au *psychique* au-delà du physiologique. Et ce, non pas certes quant à l'indistinction des caractères objectifs du signe local comme analogiquement du timbre – élément purement négatif qui parle en réalité plutôt contre son argumentation (le signe local renvoyé à une « certaine largeur » ou « épaisseur » de la « manière d'être » ne satisfera bien, comme nous l'avons suggéré, qu'en indiquant encore très négativement avec quelles tentatives de solution, notamment celles du « tout physiologique », l'explication philosophique de la perception doit rompre) –, mais bien quant au centre *transcendantal* de ce domaine psychique où le sensible s'organise pour le sujet.

---

manifeste [...] la tendance d'imaginer comme relations déterminées dans l'espace *ce qui n'est donné que comme relation de nombre* » (*ibid.*, p. 393).

<sup>40</sup> *Ibid.* Lotze montre bien à plusieurs endroits qu'à procéder ainsi, on resterait en effet seulement dans le cercle vicieux consistant à omettre de demander comment l'organisation locale peut accéder sans se perdre jusqu'à l'unité de la conscience, *ou sans perdre celle-ci*. Cf. dans ce même texte p. 384, mais surtout par exemple dans la *Métaphysique* de 1879, III.4. « De la formation des idées d'espace », § 276 notamment : trad. fr. p. 566). Le thème est cependant en réalité récurrent et omniprésent dans tous les exposés consacrés à la question de la perception.

C'est bien d'ailleurs cette prégnance du transcendantal que nous retrouvons, avec pourtant cette fois l'expression d'une limite, dans ce que nous avons reformulé comme quasi-axiome chez Lotze : « de l'intuition, pas de déduction ») : « A-t-on jamais songé à se demander pourquoi les ondes lumineuses se perçoivent sous forme de couleurs, et non sous celles d'odeurs ou de sons ? Personne, assurément, n'a jamais cru qu'il y eut là un problème à résoudre »<sup>41</sup>. En effet, s'il n'y a là de problème à résoudre, nous avons vu que c'est en ce que cela tient au caractère *transcendental* de l'intuition, « *forme donnée* » que l'on ne saurait plus réinterroger.

Certes : mais nous serons alors peut-être gênés de ne trouver *que* cela dans le cœur de l'analogie des différentes impressions sensibles. Comme le manifeste bien cette dernière phrase, l'analogie du visuel au sonore n'aurait alors d'ailleurs aucun privilège particulier puisque c'est tout aussi bien l'olfactif qui peut faire un exemple tout aussi convenient. Par ailleurs, ne pas interroger la « forme donnée » sous prétexte qu'elle l'est transcendentale, comme point réellement aveugle de notre système de connaissance, n'est guère plus satisfaisant : depuis quand le transcendantal, « =X », doit-il jouer le rôle du dernier dogme *ininterrogeable* en philosophie ? La vocation critique de celle-ci depuis Kant précisément n'est-elle pas que le donné soit donné pour être critiquement interrogé ? Que cet axiome critique vaille pour la donation du transcendantal lui-même n'est bien évidemment pas sans poser des problèmes d'ensemble au système. Il nous semble que le prolongement logique du système transcendantal à cet égard est en effet de reprendre cette question à la lumière des données croisées qu'offre la science psychologique grandissante du XIX<sup>ème</sup> siècle ; à cet égard, la reprise de la question du transcendantal passe nécessairement sa confrontation au *psychologisme* (si on le définit comme l'ont fait ses adversaires au tournant du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> cette fois comme le « tout psychologique » excluant précisément jusqu'à la rémanence de l'intuition du transcendantal au contraire de ce que voulait Lotze, ce psychologisme est alors un autre avatar possible du « dogme » et nouvel obstacle sur la route de la compréhension réellement critique de la psychologie au sens philosophique) et l'évolution en redevient parfaitement lisible jusqu'à Husserl. Car par ailleurs interroger le transcendantal de la seule manière qui soit possible, c'est-à-dire sans tomber dans une nouvelle percée métaphysique, engage bel et bien un projet phénoménologique. Et il n'est ainsi peut-être pas anodin que la seule occurrence en laquelle Lotze semble outrepasser lui-même les limites qu'il s'est posées en posant comme principe manifeste que la forme même de l'intuition ne puisse être interrogée, pour être seulement prise comme un donné premier, se situe dans l'adresse à Carl Stumpf : précurseur d'une phénoménologie qui, quoiqu'encore précisément en

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 381.

gestation, ne laisse pas de rendre déjà sensible une façon neuve d'envisager le traitement des problèmes du sensible<sup>42</sup>.

Pour faire alors totalement justice à Lotze malgré les manques dont nous avons pu également parfois pointer l'occurrence, il convient ainsi d'évoquer les éléments par lesquels ce qu'il défend, avec ses limites propres, ouvre pourtant à la fois sur ce qui le dépasse.

Ainsi d'un dernier passage du texte que nous avons ainsi largement suivi dans son développement, *La formation des idées d'espace*. Lotze est en train d'y discuter ce qui peut être amené à faire la différence entre les impressions sensibles qui se couleront ou non dans la forme transcendante de la localisation, et confronte notamment au son le cas des impressions données spatialement. Les timbres sonores que nous avons évoqués plus haut, c'est un fait, « ne se rangent ni à droite, ni à gauche, ni au-dessus, ni au-dessous »<sup>43</sup>, ne constituant d'ailleurs pas même une série avant que de constituer une série *locaux* (ce que ne sont pas non plus les hauteurs des sons, bien que justement ordonnées sériellement). Mais ce constat est pour Lotze l'occasion d'une incise qui marque au passage le caractère plus précis de la « théorie des signes locaux », loin d'une naïveté ou imprécision qu'on pourrait comme nous l'avons vu lui objecter si nous pointons tout d'abord comme une « qualité occulte » non définie cette matière psychique de la « manière d'être » que ces signes sont censés représenter ; c'est en effet sous sa propre plume que l'on trouve cette phrase déjà citée, mais que nous reprenons ici en tant qu'elle aurait justement fort bien pu constituer une possible expression de notre doute ici même : « les vrais signes locaux, bien qu'ils correspondent à divers points excités, ne peuvent cependant pas *crier à l'âme, si l'on peut ainsi parler*, le lieu de leur origine »<sup>44</sup>. Comment mieux crier, là aussi, le scrupule que ces signes locaux pourraient n'être vus que comme entités psychiques *ad hoc*, sans effectivité réellement assignable que celle que nous souhaiterions y mettre pour le besoin de la cause ?! Mais, si la suite du commentaire de Lotze garde certes une imprécision fondamentale autour de l'expression de « manière d'être », elle donne aussi au-delà de cette limitation le principe positif essentiel qu'il nous semble indispensable de mettre en avant pour bien faire sentir son originalité réelle : « Ils ne sont jamais [ces signes locaux] que des sensations de différentes manières d'être, *ne représentant à l'âme que l'âme elle-même*, et attendant toujours d'être rapportés, par *une interprétation de l'âme*, à ces lieux d'origine »<sup>45</sup>. C'est bien le terme d'interprétation qui me semble digne de conférer à la perspective ouverte par Lotze sa plus

---

<sup>42</sup> *Mitteilung an Carl Stumpf, op.cit.*, p. 519 : « Je ne conteste d'ailleurs pas que cette première question elle aussi [l'origine de la forme de l'intuition] ne puisse justement prétendre à devenir objet de réflexion. Car puisque l'ouïe distingue aussi des séries d'impressions, et qu'ici aussi la hauteur du son et son timbre forment une association de la forme *am*, on peut dès lors s'interroger sur les conditions sous lesquelles c'est ce mode-ci ou là de l'intuition se produit respectivement dans l'un ou l'autre cas ».

<sup>43</sup> *De la formation de la notion d'espace. Théorie des signes locaux, op.cit.*, p. 381-382.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>45</sup> *Ibid.*, suite directe de la précédente citation.

grande pertinence et, pourrait-on dire, son avenir : quoiqu'il reste évidemment à préciser comment se constituent les cadres de ladite interprétation, l'idée que la perception soit avant tout à comprendre comme *interprétation* du psychique au psychique (« de l'âme à l'âme elle-même ») et non comme *explication* du psychique par le physique, désamorce le réductionnisme physiologique sans tomber par ailleurs dans celui du psychologisme (dans la mesure où la dimension du transcendantal demeure prégnante face à tout « empirisme » psychique unilatéral). Ce sont les formes transcendantales qui constituent les cadres de cette interprétation : reste à les interroger elles-mêmes, comme nous l'avons vu, dans leur genèse, leur fonctionnement et leur interdépendance. Mais l'interprétation peut aussi devenir celle des formes transcendantales elles-mêmes (comme *objets* et non plus désormais *opérateurs* d'interprétation) : ce qu'entreprend selon nous la phénoménologie. N'est-ce pas ici que se fera la plus pleine interprétation « du psychique au psychique », et pas du physique (ou du métaphysique) au psychique ?

#### CONCLUSION. FORMEL ET MATERIEL : LE TRANSCENDANTAL ET L'AFFECTION

Or c'est bien la question générale de l'*affection* qui peut être reposée dans ce cadre. Nous avançons qu'il reviendrait donc à la phénoménologie, après Lotze, de reprendre là où il a prétendu devoir la suspendre la question du transcendantal, donc en interrogeant là où il peut encore l'être le donné transcendantal lui-même : en ce sens, les modulations de l'affection du donné ne devront pas être tenues elles-mêmes pour ininterrogeables.

Ce qui peut à vrai dire plaider en plusieurs sens : ce que suggère Lotze, en arguant de cet ininterrogeable, semble d'abord aller dans le sens d'une *diversité principielle* des différentes formes de l'intuition transcendantale (sensible), du moins ne permet pas de remonter au-delà. Mais à rebours, cela pouvait finalement aussi suggérer, certes plus lointainement, que le *fond de l'affection pourrait être commun*, là où la *forme* qui la « traite » est le principe réellement différenciateur : si elle l'est réellement, ne pourrait elle pas l'être encore *exclusivement* ?

Par affection, précisons d'ailleurs ce que nous entendons : bien une dimension psychique de l'impact du réel externe sur nous, mais une dimension qui soit encore la *matière* et non pas encore la forme de cet impact comme le suggère l'emploi de ce dernier terme dans la précédente phrase. Ainsi, le parallèle que Lotze n'institue qu'au titre d'analogie seulement auxiliaire, et dont la portée n'est pas censée excéder la fonction, s'avérerait plus « abyssal » qu'il n'avait lui-même lieu de le penser : par delà la distinction indéniable des différentes formes de l'affection sensible et leur enracinement tout aussi indéniable dans des propriétés objectives diverses du réel physique, l'affection de l'esprit par le donné n'offre-t-elle pas, dans la passivité par laquelle elle se constitue,

une racine commune pourtant positive ? C'est alors à juste titre que la phénoménologie ne portera donc pas son investigation seulement sur le formel du phénomène, transcendantal, mais bien aussi sur le *matériel* : c'est désormais bien au-delà de Husserl, de la phénoménologie « hylétique » à la phénoménologie elle-même dénommée « matérielle », que la poursuite de l'enjeu se développe.

Nous avons déjà croisé la question de la forme et de la matière, et surtout celle de leur disjonction, en évoquant la différenciation des formes de l'intuition en fonction de leur matière<sup>46</sup>. La question est bien de savoir, comme nous l'avons déjà formulé dans le cas de l'une des matières homogènes de l'affection, celle du visible, comment penser cette forme non infléchie par la matière, mais *s'infléchissant* au contact de la matière : ce qui préserve bien la *spontanéité* transcendantale *aux côtés* et non plus concurremment à la réceptivité empirique, en un sens plus radical que celui de Kant (où le transcendantal implique bien entendu de soi le donné empirique, mais pas encore le *développement* de la forme, pourtant réellement transcendantale, à même le développement de l'expérience). Il s'agit donc bien d'envisager finalement une relativisation de la disjonction matière/forme. Mais pourrait-on pourtant, sans abolir le cœur de la pensée transcendantale, l'effacer jusqu'au bout ? Pourtant, on comprend aussi qu'à la vouloir trop complète on n'abolirait pas moins le sens réel du transcendantal. Ceci est sensible lorsque, gouverné par la métaphore de la « traduction », on s'aperçoit de la tentation sceptique et l'impasse subjective qui l'accompagne tout en la faussant fondamentalement : ainsi, « traduire » l'affection extérieure sous forme spatiale ne peut-il pas être assimilé au fait d'introduire dans le réel tel qu'il existe en soi une forme que rien n'y accrédite, mis à part justement l'arbitraire d'une subjectivité totalement disjointe du réel ? Dans cette hypothèse le subjectif de la forme de l'intuition ne rentre alors en réalité jamais dans le moindre contact avec le donné. Or l'objectivité de l'espace pour Kant, à même sa genèse dans la subjectivité transcendantale, est pourtant l'inverse d'une telle perspective, qui est bien plutôt seulement la rechute masquée dans le dogmatisme accolé au scepticisme : tout ce que la justesse de l'intuition transcendantale se propose au contraire d'éviter<sup>47</sup>.

Comment la relativisation du couple polaire forme/matière, dont la position reste donc en même temps nécessaire<sup>48</sup>, peut-elle alors s'opérer pour rester dans les limites du gain transcendantal ?

On sait que Kant lui-même a su souligner les limites de la distinction en soulignant l'amphibologie à laquelle elle est d'emblée soumise. Lorsque dans la perception la forme

---

<sup>46</sup> Cf. notamment p. 20.

<sup>47</sup> Cf. Kant *Critique de la raison pure*, entre autres passages connus à ce sujet (« Réfutation de l'idéalisme » : PUF, 1993, p. 205) la fin de la sous-section consacrée dans l'analytique des principes aux axiomes de l'intuition (*ibid.*, 167).

<sup>48</sup> « Ce sont là deux concepts qui servent de principe à toute autre réflexion, tant ils sont inséparablement liés à tout usage de l'entendement » (dans la mesure où l'un « le premier signifie le déterminable en général, le second, sa détermination » (Kant, *ibid.*, p. 235).

« précède » la matière et la « rend tout d'abord possible »<sup>49</sup>, il reste que c'est en tant que « notre expérience interne [...] n'est possible elle-même que sous la supposition de l'expérience extérieure »<sup>50</sup> et qu'elle y renvoie. Ce que Kant n'entreprend alors cependant pas, c'est d'interroger comment, y renvoyant, les cadres de cette expérience interne, en première ligne l'espace et le temps comme formes générales de l'intuition (dont les autres – rythme et hauteur par rapport à la durée, figure et couleur par rapport à l'extension pure – sont déjà des formes dérivées), renvoient cette fois nécessairement les uns aux autres : ne pourrions-nous pas évoquer justement comme confirmation du renvoi transcendantal de l'expérience interne (intuition) à l'expérience externe (affection) et de leur cohérence en dépit de l'absence de causalité dogmatique de l'en soi sur le sujet, en dépit donc de l'interface du phénomène, cette congruence des diverses formes de l'intuition transcendantale ? Déjà, ce qui me prouve que je ne rêve pas, pour Leibniz, c'est la cohérence sans faille de ce que je pourrais croire rêver. Le même argument ne peut-il pas être transposé du cadre de la métaphysique réaliste à l'application exacte du transcendantal ?

Dans ce sens la diversité des formes de l'intuition renvoie bien alors à la communauté de l'affection qui la sous-tend, et cette communauté devrait pouvoir être phénoménologiquement assignable. C'est ce qui fait que nous disons *relativisée* la disjonction forme/matière au sein même de son maintien indispensable comme « cadres de toute réflexion » : la matière réellement donnée de l'expérience externe, certes ne présage pas de la forme que lui donnera subjectivement l'intuition, mais pourtant bien des *agencements réciproques de ces formes*. Ce ne serait alors que de la réflexion sur la rencontre de ces formes que pourrait naître le « pressentiment » (*Vorahnung*, pour éviter justement le terme français d'« intuition » dont l'emploi serait justement des plus ambigus par rapport à son sens principal comme *Anschaung*) – peut-être pourrait-on même aller jusqu'à dire, si on restitue bien la dimension phénoménologique du terme, la *révélation* (*Offenbarung*) du « réel » sous et malgré l'irréductible transcendantal : celui qui n'a plus que le seul visage d'une affection qu'il faut apprendre à reconnaître comme indifférenciée.

Mais précisément, ceci dit, le problème se pose de savoir sur quel point de départ exact cette reconnaissance peut effectivement avoir lieu, cette assignation peut non seulement être gagnée réflexivement mais encore retrouvée comme phénoménologiquement vécue ; comment l'espace renvoie-t-il au temps et le temps à l'espace ? Leurs différentes modalités le cas échéant les unes aux autres ? Comment la rencontre de l'affection indifférenciée peut-elle s'effectuer par-delà les variétés individuanes de l'intuition sensible ? Si cette remontée phénoménologique n'est pas une vaine fantasmagorie mystique du psychisme, elle ne peut pourtant emprunter que les chemins qui peuvent il est vrai y toucher, mais par les moyens *les plus réglés* : ceux de l'expérience artistique.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>50</sup> *Ibid.*, Réfutation de l'idéalisme, p. 105.

Ne serait-ce pas, en effet, au niveau de cette expérience esthétique, au sens spécial du terme soit comme théorie du beau et de l'art (l'esthétique spéciale révélant alors le fondement possible de l'esthétique générale, théorie du sensible) que peut se faire une « interprétation » assez *libre* du psychique au psychique pour que le transcendantal soit effectivement *sondé*, sans être pour autant *expliqué, déduit* – par quoi il serait ce faisant bien *réduit*, réduit à n'être plus le transcendantal mais un nouvel avatar dogmatique ?

L'analogie du spatial au musical amorcée comme incidemment est donc *alors* en effet plus constitutive qu'elle n'entendait à l'être chez notre auteur. Que l'art et le beau parlent d'une manière proche, au niveau de l'affect suscité, par le biais des langues aussi séparées que le formalisme sonore du musical ou le foisonnement lumineux du pictural, est l'expression même de l'interrogation que l'esthétique spéciale permet de susciter à l'« esthétique générale » dans l'analyse du sensible, et sur cette base précisément, le courant phénoménologique que Lotze, Stumpf, permettent d'amorcer à partir de Kant lui-même n'est pas en reste sur ce que l'approche sémiotique pouvait déjà chercher à baliser depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle, sans maîtriser pourtant encore la réflexion sur les fondements nécessaires du fonctionnement du signe dans les cadres généraux de l'intuition.

C'est bien alors, au contraire, sur cette dernière base que nous concevons la poursuite programmée de nos recherches de la théorie de l'esthétique générale à celle de l'esthétique spéciale. Un prochain travail sur les auteurs qui nous ont ici occupés pour soutenir historiquement cette problématique se doit donc d'y être consacré : d'autant plus que la réflexion de Lotze, que nous continuerons pour un temps d'y placer au centre, peut s'enrichir à cet égard du croisement supplémentaire de la question de l'esthétique spéciale<sup>51</sup> comme générale avec la dimension du *logique* : l'esthétique, pour être spéciale, ne se coupe donc en rien de la réflexion d'ensemble sur le fonctionnement de l'esprit où le perçu renvoie toujours au concept, et la réceptivité sensible à la spontanéité intellectuelle.

---

<sup>51</sup> Ecrits de Lotze consacrés à l'esthétique : *Über den Begriff der Schönheit*, 1845 (*Kleine Schriften* I, 1885, p. 291-341); *Über Bedingungen der Kunstschönheit*, 1847 (*Kleine Schriften* II, 1886, p. 205-271); recension J. H. Koosen, *Propädeutik der Kunst*, 1848 (*ibid.*, p. 352-369); recension H. Ulrici, *System der Logik*, 1853 (*ibid.*, p. 43-71); recension E. Hanslick, *Vom musikalischen Schönen*, 1855 (*Kleine Schriften* III, 1891, p. 200-214); *Antigona, Sophoclis fabula*, traduction de l'Antigone de Sophocle : *Selbstanzeige* (*ibid.*, p. 321-324); *Mikrokosmos* Bd II, V. 2. „Die menschliche Sinnlichkeit“, 1859, p. 168-209; *Geschichte der Ästhetik in Deutschland*, 1868, 672 p.; recension Weiße, *System der Ästhetik*, 1872 (*Kleine Schriften* III, 1891, p.356-362).